

Quelques informations complémentaires à l'article du Monde (2 : Robinson Cruséo ou le meilleur des mondes.)

Dans la tribune que nous publions dans le Monde, *Sortons l'enseignement de sa « bulle »*, nous relayons certaines critiques à l'encontre de la macroéconomie contemporaine qui lui reprochent de s'être progressivement coupée de la réalité pour entrer dans une forme de « décadence ». Ne le nions pas, les disputes entre écoles de pensée aux affinités politiques divergentes sont fréquentes et souvent difficiles à démêler, alors s'agit-il d'une énième querelle de chapelles ou sommes nous réellement entrés dans un « âge sombre » de la macroéconomie ?

Sur notre site, nous avons consacré plusieurs articles à ce sujet ([On ne veut plus de macro-économie à agent représentatif](#) ; [Mais c'est quoi, au juste, les anticipations rationnelles ?](#)) qui, nous semble-t-il, répondent convenablement à cette question. Contraints par la taille, cet article du Monde nous a poussé à invoquer un certain nombre d'économistes de renom plutôt que de directement justifier nos propos, il pourrait nous être reproché d'avoir utilisé des « arguments d'autorité ». Il nous a donc paru nécessaire d'expliquer comment ces économistes justifient eux-mêmes les critiques aujourd'hui adressées à une macroéconomie devenue autiste.

Dans un premier temps, nous exposerons les critiques à l'encontre de la théorie des cycles réels, ensuite nous verrons ce qu'il en est du reste de la macroéconomie actuelle.

De la théorie des cycles réels...

Parmi les théories macroéconomiques chahutées ces dernières années, la palme revient sans nul doute au modèle « Real Business Cycle » (ou théorie des cycles réels). Apparue au début des années quatre-vingt, suite aux articles de F. Kydland et E. Prescott d'une part et de J.R. Long et Ch. Plosser d'autre part, cette théorie se propose d'expliquer les cycles économiques par l'existence de « chocs » externes affectant les fondamentaux d'une économie (goûts et dotations des agents et technique de production). Elle a valu à Kydland et Prescott le « prix Nobel d'économie » en 2004 pour leur « contribution à la macroéconomie dynamique » sur les questions de « cohérence intertemporelle de la politique économique et les forces œuvrant derrière les cycles économiques ».

Auréolé du prix Nobel, ce modèle n'en est pas moins régulièrement raillé par une partie de la profession, la crise ayant semble-t-il accentué les critiques. Krugman affirmait ainsi en janvier 2009 que :

« Les économistes qui ont passé toute leur carrière à travailler sur la théorie du cycle à l'équilibre¹ découvrent aujourd'hui qu'ils ont, en fait, placé leurs économies chez Bernard Madoff². »

Ou encore :

¹ Si Krugman parle de « théorie du cycle à l'équilibre » à propos de la théorie des cycles réels c'est parce qu'elle repose en particulier sur l'hypothèse d'équilibre (concurrentiel) permanent selon laquelle il y a plein emploi permanent des ressources....

² <http://krugman.blogs.nytimes.com/2009/01/27/madoff-economics/>

« Les maths des modèles du cycle réels sont bien plus élégantes que celles des modèles néo-keynésiens, sans même parler de celles utilisées pour expliquer la crise actuelle; cela rend sûrement les modèles RBC [Real Business Cycle] attirants, mais cela ne les rend pas moins farfelus³. »

Toujours à propos de la crise actuelle, Brad DeLong expliquait que « les théories du cycle réel des fondamentalistes néoclassiques n'ont aucun moyen d'expliquer ce qui se passe actuellement⁴. »

Ce qui a valu à ce modèle de subir de tels foudres tient certainement à l'écart entre le pouvoir explicatif que lui prêtent ses tenants et le caractère pourtant « farfelu » de ses principales hypothèses.

Pour ce qui est des prétentions des auteurs de ce modèle, on peut citer Lawrence Summers (actuel directeur du Conseil Economique National auprès du président des Etats-Unis) qui, dans une réponse à un article de Prescott sur les perspectives des modèles RBC, fait la présentation suivante :

« [Prescott] ne prend pas tellement de précaution lorsqu'il estime le potentiel du paradigme du modèle des cycles réels. Il affirme en effet que « si l'économie ne faisait pas apparaître le phénomène de cycle réel [*i.e.* le phénomène prévu par le modèle RBC], ce serait une énigme », il caractérise sans nuance les fluctuations économiques « comme des réponses optimales à l'incertitude du taux de changement technologique » et, en guise de recommandations de politiques [économiques], il affirme que de « coûteux efforts de stabilisation n'auront vraisemblablement que des effets contre-productifs » ».

Ainsi, d'après Prescott, non seulement le modèle couronné par le Nobel donne une explication plausible des fluctuations de l'activité économique mais il montre que de tels cycles sont la meilleure réponse envisageable face aux « chocs » externes. En outre, comme, selon lui, les cycles économiques sont exclusivement engendrés de cette manière, les politiques – qu'elles soient budgétaires ou monétaires – ne peuvent que dérégler le mécanisme optimal engendré par les actions spontanées d'agents économiques rationnels. L'enseignement du modèle est donc limpide : face aux fluctuations de l'activité économique, la seule politique qui vaille c'est l'absence de politique, bref l'absence d'interventions.

Plus besoin de se demander de qui parlait Krugman dans la légende d'un « cartoon » illustrant son article « How did economists get it so wrong ? » publié en septembre 2009 dans le *New-York Times* (<http://www.nytimes.com/2009/09/06/magazine/06Economic-t.html>) :

« Les économistes panglossiens se mirent à utiliser des modèles mathématiques élaborées pour démontrer que nous vivons dans le meilleur des mondes possibles. »

En effet, comme le docteur Pangloss, Prescott affirme-t-il autre chose que « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles » ?

Mais Summers, Krugman, DeLong, etc. ne se contentent évidemment pas de se moquer des ambitions du modèle des cycles réels. Si l'on pressent que ce modèle n'est finalement qu'une apologie du capitalisme, encore faut-il le démontrer.

³ <http://krugman.blogs.nytimes.com/2009/09/11/mathematics-and-economics/>

⁴ <http://delong.typepad.com/sdj/2009/07/the-economists-take-on-the-state-of-macroeconomics-once-more.html>

Qu'est-ce qui permet de qualifier un modèle de « farfelu » ? C'est *en partant d'une critique de ses hypothèses* que Summers et Krugman vont juger la pertinence du modèle des cycles réels. Ils rejoignent en cela notre mouvement qui a toujours dénoncé les théories « autistes » sur cette base : lorsqu'elles partent d'hypothèses totalement *inappropriées*, et même en contradiction avec le phénomène qu'elles sont sensées expliquer, nous les qualifions d'autistes afin d'exprimer l'idée qu'elles n'éclairent en rien notre société, qu'elles en sont déconnectées (voir notamment <http://www.autisme-economie.org/article115.html>). Le jugement de Summers à l'égard des modèles RBC se justifie sur cette base et n'est pas moins sévère :

« Pour le dire avec la même franchise que celle dont fait preuve Prescott, mon point de vue est que les modèles des cycles réels du genre de ceux qu'il préconise n'ont *aucun rapport* avec le phénomène des cycles économiques observé aux Etats-Unis ou dans d'autres économies capitalistes. »

Alors, comment justifier l'autisme du modèle couronné en 2004 ? De quelle manière ce modèle ignore-t-il « le facteur dominant dans les fluctuations cycliques » quand bien-même il prétend expliquer de tels cycles ?

Comme l'explique Summers, « *[u]n modèle incorporant des échanges est un prérequis minimum pour élaborer une théorie sérieuse des ralentissements économiques*. En effet, la plus grossière observation et un minimum de réflexion sur la manière dont fonctionne notre économie (qu'ont dit d'ailleurs « marchande ») permettent de comprendre que les échanges en sont la base. Une théorie cherchant à expliquer les fluctuations économiques se doit donc, à l'évidence, de prendre en compte les échanges.

De plus, peut-on douter du fait « qu'un aspect central des dépressions et probablement des fluctuations économiques en général est la défaillance du mécanisme de l'échange » ?

Comme l'explique Summers, l'histoire économique est assez éclairante de ce point de vue : « Lisez n'importe quel compte rendu sur la vie durant la Grande Dépression aux Etats-Unis. Les firmes avaient une production à vendre. Les travailleurs cherchaient à offrir leur travail en échange. Mais les échanges ne se faisaient pas pour autant. (...) Ce qui est arrivé, c'est une rupture du mécanisme d'échange. »

Or, aussi étonnant que cela puisse paraître, la théorie du cycle des affaires n'est en fait qu'un « modèle, aussi élaboré qu'il puisse être, d'un Robinson Crusoé ayant une longue durée de vie et faisant face à un monde changeant » !

Ce modèle n'est pertinent que pour expliquer les fluctuations de la richesse d'une économie composée... d'un seul individu⁵ ! Il laisse donc de côté la question principale qu'un économiste s'intéressant aux cycles économiques se doit d'expliquer. Summers nous paraît même faire preuve d'une certaine retenue lorsqu'il conclut que « le fait d'ignorer le problème des défaillances dans l'échange du fait que nous ne les comprenons pas parfaitement n'est pas une stratégie acceptable. » Lorsqu'on sait que c'est un point qui est la plupart du temps passé sous silence par ses auteurs, on pourrait légitimement penser qu'il y a tromperie sur la marchandise !

Alors comment les économistes ont pu en arriver là ? Comment les économistes ont-ils trouvé un quelconque intérêt à ce modèle ? Lawrence Summers l'explique ainsi : « [L]es

⁵ Voir <http://www.autisme-economie.org/article22.html> pour plus de détails sur cette question.

économistes sont bien meilleurs pour analyser la réponse optimale *d'un unique agent économique* qu'ils ne le sont pour analyser l'équilibre qui résulte de l'interaction de divers agents. » Pour qui ne connaît l'attirance des économistes pour la formalisation, il est peut-être difficile de saisir les propos de Summers. Pour comprendre, on peut penser à l'histoire du type qui cherche ses clefs là où il y a de la lumière et pas là où il pense les avoir perdues : beaucoup d'économistes préfèrent généralement chercher des réponses là où ils peuvent utiliser leurs outils mathématiques plutôt que là où la réponse doit se trouver⁶. Si les questions auxquelles ces économistes doivent répondre n'étaient pas sérieuses et même essentielles (souvenons nous que ce modèle est censé expliquer les causes des crises économiques...), il y aurait vraiment de quoi rire !

En conclusion de son article, Summers insiste :

« Cette malheureuse vérité [*i.e.* le fait que les économistes préfèrent s'intéresser à la vie de Robinson] nous aide à comprendre pourquoi la macroéconomie trouve la tâche de contrôler, prédire, ou même d'expliquer les fluctuations économiques si difficiles. La progression de la feuille de route de la macroéconomie va requérir de développer des théories qui peuvent expliquer pourquoi les échanges ont parfois bien lieu et d'autres fois se rompent. *Sur cette question, rien ne peut être plus contreproductif qu'un long détour de la profession dans l'analyse de Robinsons Crusoés stochastiques.* » (souligné par nous.)

Par stochastique, il faut entendre aléatoire ; Summers insiste donc à nouveau sur le fait que le modèle RBC ne parle que d'un individu isolé faisant face à un environnement comportant une part de variations imprédictibles. Cela amène deux remarques. D'abord, on se demande donc comment ses modélisateurs peuvent oser parler de marchés : ! Ensuite, on comprend mieux comment les « freshwaters⁷ » peuvent conclure de leur modèle que la meilleure politique économique consiste en un absolu « laisser-faire » : on imagine mal ce que Robinson sur son île pourrait gagner à mettre en place une politique de relance ou à disperser ses réserves d'or si une inondation accidentelle ruinait ses récoltes de riz !

Et dans le reste de la macro néoclassique ?

L'absence d'intérêt du modèle RBC pourrait laisser espérer qu'il s'agit d'un cas isolé dans les théories économiques récemment découvertes, enseignées et honorées. C'est pourtant tout l'inverse. Un discours que Robert Solow a prononcé lors d'un dîner en l'honneur d'un autre économiste réputé, Joseph Stiglitz⁸ peut nous en convaincre. Il reprend la même critique, mais pour l'étendre à la majorité des modèles macroéconomiques récents:

« Le modèle favori [en macroéconomie] part d'un unique consommateur représentatif qui optimise sur un temps infini avec une parfaite prévoyance ou des anticipations rationnelles,

⁶ La raison pour laquelle les mathématiques sont beaucoup plus utiles pour modéliser le comportement d'un individu unique n'est pas si difficile à comprendre : en évitant d'intégrer les interactions entre les individus, on ramène le cas à la question du choix par l'agent de la meilleure affectation des ressources dans le temps (pour toute la durée de vie de l'économie) » ce qui se ramène à « maximiser » une fonction d'utilité (celle de l'unique agent), chose que l'on ne pourrait faire aussi simplement si l'on intégrait plusieurs individus cherchant à maximiser leur fonction d'utilité en même temps...

⁷ Aux Etats-Unis, on fait souvent la différence entre les économistes keynésiens et les néolibéraux en utilisant une particularité concernant l'implantation géographique de leurs universités : un hasard a fait que les premiers étaient implantés près des côtes maritimes (d'où saltwaters) et les seconds près des grands lacs (d'où freshwaters) (voir le premier article *Les débats américains sur les théories macroéconomiques* pour plus de détail.)

⁸ Robert Solow, *Dumb and Dumber in macroeconomics*, October 25, 2003

(...) au travers de marchés de biens et du travail parfaitement concurrentiels (...) et avec des salaires et des prix parfaitement flexibles. »

Si cette citation montre que, malheureusement, Solow ne prend pas toute la mesure de sa propre critique (à quoi peuvent bien servir des marchés des biens et du travail chez un individu isolé ? Robinson est-il devenu schizophrène ?), elle insiste néanmoins sur le peu de pertinence de modèles se limitant à un unique individu et évacuant donc la question de l'échange :

« De quoi a-t-on besoin pour une meilleure macroéconomie ? Ma rude caricature du modèle à la « Ramsey » [modèle à agent unique évoqué ci-dessus] suggère quelques unes des grossières invraisemblances qu'il est nécessaire d'éliminer. Le candidat le plus évident est l'agent représentatif. L'hétérogénéité est l'essence de l'économie moderne. »

Dire que les échanges entre des individus (nécessairement différents, sans quoi il n'y aurait pas d'échanges...) devraient être la base de toute réflexion économique est tellement évident (et pas seulement pour les « sociétés modernes »), qu'on ne peut être qu'incrédule devant le besoin de justification d'un Solow ... C'est pourtant ce qu'il ne peut s'empêcher de faire (ce qui, au passage, en dit long sur l'état de la discipline):

« Dans la vraie vie nous nous soucions des relations entre les managers et les actionnaires, entre les banques et les emprunteurs, entre les travailleurs et les employeurs, ou de tout autres relations. Nous nous soucions de ces connexions parce que elles peuvent aller et vont mal, avec vraisemblablement des conséquences au niveau macroéconomique. Nous savons que le fait que les agents hétérogènes ont des objectifs parfois conflictuels, des informations différentes, des capacités différentes pour les utiliser (« to process it »), des anticipations différentes, des croyances différentes sur le fonctionnement de l'économie. *L'agent représentatif exclut toutes ces possibilités bien qu'il soit nécessaire qu'elles soient abstraites et incluses dans les modèles macro.* » (souligné par nous)

Conclusion

Ces critiques ne sont malheureusement pas exhaustives. La confusion qui règne sur ces questions est telle, qu'en réalité, en utilisant un raisonnement similaire (c'est-à-dire en se contentant de critiquer la pertinence des hypothèses), on s'aperçoit que les modèles de Krugman, Solow et des économistes « saltwater » ne sont pas à l'abri de critiques toutes aussi fortes ! Cela expose inévitablement leur propos aux contradictions. Krugman, par exemple, dénonce aujourd'hui les modèles qui ont dominé la macroéconomie en les qualifiant régulièrement de « farfelues » ('silly') ; or, ce même terme lui a servi pour défendre la théorie néoclassique pendant de nombreuses années, lui qui se considérait alors comme un « fier néoclassique⁹ » ! Mais à l'époque, il utilisait ce terme pour louer la « créativité farfelue¹⁰ » de la démarche néoclassique. Serait-il capable aujourd'hui de revenir sur ses propres louanges ?

Tout indique le contraire. Dans son discours de prix Nobel, alors qu'il avait déjà commencé sa critique en règle de la macroéconomie actuelle, il rappelait ainsi qu'il avait fait de la devise « N'ayez pas peur d'être farfelu » un de ses principes. Comment fait-il alors la différence entre la « stupidité » des hypothèses qu'il pose dans ses propres modèles et défend dans ses ouvrages de macroéconomie et microéconomie et celle qu'il dénonce chez les économistes

⁹ *What Economists Can Learn from Evolutionary Theorists* (<http://www.pkarchive.org/theory/evolute.html>)

¹⁰ 'creative silliness' (*ibid*)

« freshwater »? C'est une question essentielle à laquelle Krugman devrait répondre, notamment s'il veut éviter d'être traité d'opportuniste par ceux qu'il combat.